

Dracha de Kippour 5779

Rivon Krygier

Chers amis, cher Juifs de Kippour !

Ah oui, je le confesse, un rabbin peut faire mieux pour commencer son discours le plus solennel de l'année que de cataloguer son public en « juifs de Kippour ». Comme on le sait, le terme est quelque peu dépréciatif, on l'assigne à ceux qui n'ont quasi plus rien de la pratique juive, voire de l'identité juive tout court et qui ne gardent plus que ce vague atavisme, cette vieille tradition familiale qui consiste à faire acte de présence à la synagogue pendant une heure ou deux en ce jour sacré de pardon. Mais je promets de tenter de me rattraper et d'obtenir dans ce qui va suivre votre miséricorde ! Dans son roman autobiographique, *Enfance berlinoise vers 1900*, le fameux penseur et écrivain, Walter Benjamin relate, comment jeune adolescent, ses parents l'avaient casé pour le nouvel an juif chez un parent éloigné qu'il devait rejoindre dans une synagogue inconnue et comment il se perd dans les rues de Berlin, tant il est peu enclin à parvenir à destination. Plutôt que de devoir s'adonner à des rites qui parlaient si peu à son cœur et à son esprit, il préfère s'égarer avec une sorte d'euphorie, et rompre avec ce monde traditionnel qui lui semble superficiel et désuet, au regard de son appétence de jeunesse pour le grand monde...

Oui, au début du 20^e siècle, beaucoup de juifs embourgeoisés de l'Europe sont désormais sinon en rupture, du moins en porte-à-faux, avec cette pratique d'un autre âge qui ressemble désormais à un objet exotique, une relique de famille qu'on ne sais trop où ranger. Comme j'ai pu le dire à Roch ha-chana, il existe aujourd'hui une certaine renaissance, un regain d'intérêt pour la tradition perdue, mais qui s'exprime largement sous un mode étrangement sectaire, arrogant et dénigrant, souvent superstitieux, qualificatif qu'il est difficile de définir mais qui traduit au fond une forme bigote, très superficielle de religiosité, faite de hantises, d'obsessions tatillonnes sur tel ou telle pratique ou précaution. En un sens, je qualifierais volontiers ces juifs obnubilés par les codes de discipline, comme des « juifs de Kippour » ! Je m'explique ! Au fond, leur vision de tout le judaïsme, du judaïsme de tous les jours, est celle d'un gigantesque Kippour, un jour d'ascèse, entièrement voué à la synagogue, à la religion, où l'on n'a de cesse de s'inquiéter de mal faire ou pas assez, de se fixer sur les devoirs, les manquements et les transgressions, la vie devenant un long et incessant processus conjuratoire et expiatoire. Je caricature un peu, trop sans doute, mais chacun sait bien de quoi je parle.

Mais être un « juif de Kippour », c'est aussi pour bon nombre, ressentir consciemment ou confusément, que l'identité juive a pour sommet, comme centre de gravité et point focal, cette journée annuelle si dense. Un jour redoutable où nous nous détachons de la vie profane jusqu'à renoncer à nos besoins élémentaires, pour opérer un bilan essentiel, sur le sens même de la vie, de notre trajectoire, de ses détours, de ses chemins sinueux et escarpés. C'est cette expérience de vulnérabilité, de fébrilité qui rappelle notre finitude, qui nous interroge. C'est une convocation où chacune et chacun doit répondre des deux grandes questions que Dieu posa déjà aux tout premiers humains de la *Genèse* : « Ayéka : Où en es-tu ? » ; « Ayé ahikha ? Où est ton frère ? » S'il y a quelque chose qui caractérise bien ce juif-là de Kippour, c'est qu'en règle générale, il n'a pas de réponse très claire à ces questions qu'il sait pourtant fondamentales. Il n'est pas comme un Esaü, un hédoniste, qui ne se préoccupe que de son bien-être immédiat, de son « succès » ou de son prestige ; il n'est pas non plus comme l'intégriste, intégralement convaincu qu'il est sur l'unique bonne voie, celle des intègres pour qui avoir des doutes ou se poser trop de questions mène droit à l'enfer. Non, le juif de Kippour dont je vous parle à présent, qui parle à notre cœur, est un zigzagueur. Du fond des âges, de sa conscience ou de son inconscient, de son âme, il entrevoit le Sinaï. Une montagne dont il n'aperçoit pas le sommet tant une nuée persistante la couvre, mais dont il entend encore une voix sourde, un fond sonore, qui lui souffle : Avance, lekh lekha, tu peux, tu dois donner une consistance à ta vie, tout cela n'est pas vain et pure perte, il y a des valeurs pour lesquelles il vaut la peine de vouer sa vie, en tendant vers ce sommet, en cherchant

éperdument une voie d'accès, la sienne, hors des sentiers battus. Mais où sont donc ces fichus sentiers ? Où est le GPS ?

Dans cette quête vers le sommet, vers l'ultime lieu énigmatique, il y a chez ces Juifs de Kippour du troisième genre – ceux que nous sommes pour la plupart ici je crois – un côté parfois pessimiste, cynique, j'oserais dire – pardon – un peu achkénaze. Ce qui m'oblige, évidemment, à vous raconter une blague juive :

Un fidèle déprimé se rend auprès du vieux rabbin, la veille de Roch ha-chana et lui confie : – J'ai bien réfléchi et j'ai pris une grave décision. J'ai décidé de mourir. – Ce n'est pas une solution, lui répond le rabbin. Le jeune homme s'en va, déconcerté, et revient la veille de Kippour, en disant : – Rabbi, merci, tu avais raison. J'ai bien réfléchi et j'ai décidé de vivre ! – Ce n'est pas une solution, lui répond le rabbin. – Mais tu m'as dit que mourir n'était pas une solution et à présent tu me dis que vivre n'est pas une solution ? Alors c'est quoi la solution ? Le rabbin lui répond : – Parce que tu crois qu'il y a une solution ?

Entre parenthèses, il y a bien un échange de ce type dans le Talmud, sous la forme d'une confrontation dans laquelle Alexandre de Macédoine teste la sagesse des Juifs en posant des colles aux Sages d'Israël. L'un des questions d'Alexandre est : Que doit-on faire pour vivre ? Ils répondent : Marcher vers la mort. — Et que doit-on faire pour mourir ? — Marcher vers la vie... (TB, *Tamid* 32a). Je vous laisse méditer, avec Alexandre, sur ce paradoxe et décider de la direction à prendre. Mais l'auteur moderne qui sans doute a traduit le mieux cette quête éperdue sur le sens de la vie mêlé au sentiment d'avoir perdu tout repère tandis que des forces obscures, des pouvoirs abusifs et des manipulations, vous empêchent de progresser vers le sommet ou l'intériorité des choses n'est autre que Franz Kafka. Vous connaissez bien sûr la fameuse tentative de l'arpenteur qui veut absolument se rendre au château pour obtenir une autorisation, se mettre en règle avec une administration tentaculaire et opaque qui se fiche éperdument de lui, tout cela pour obtenir une « reconnaissance » qu'il n'obtiendra jamais. Mais il est une autre parabole de Kafka, moins connue, qui y ressemble furieusement mais y ajoute une dimension métaphysique. Dans le roman, *Le Procès*, Joseph K. est subitement mis aux arrêts et doit subir un procès sans qu'il ne soit jamais établi ce qui lui est reproché mais qui finira par lui coûter la vie, alors que le verdict ne sera jamais prononcé. Joseph K. qui, tel Job, se sait innocent ou en tout cas qu'il n'a rien d'un délinquant, clame devant un prêtre rencontré dans une cathédrale, et membre du tribunal « qu'il n'est pas coupable mais un être humain parmi tous les autres », ce à quoi le prêtre lui répond : « c'est vrai, mais c'est ainsi qu'ont coutume de s'exprimer les coupables »... (*Procès*, p. 239). C'est là que le prêtre lui cite une partie des « Écrits préliminaires de la Loi ». C'est une sorte de parabole, comme le prologue d'une écriture religieuse, une sorte de condensé de la condition humaine, qui donne lieu ensuite à une discussion on ne peut plus talmudique, non résolue, entre Joseph K. et le prêtre sur l'interprétation qu'il convient de donner à la parabole. Je vous livre un large extrait de cette parabole dite du Gardien de la loi. Précisons, pour mieux l'entendre, qu'il est question d'un homme simple, homme de la campagne (*âm ha-arêts*) qui demande simplement à « entrer dans la Loi ». Cette « Loi » semble symboliser la règle qui régit le monde, jadis on aurait parlé de la Tora, mais, dans le monde de Kafka, il s'agit désormais d'une Loi qui reste contenue, jamais révélée, inaccessible : le sens de la vie ou peut-être, la loi du monde qui est simplement là et qui, pour le coup, n'aurait aucun sens. Voici le passage en question :

Dans les écrits préliminaires à la Loi, il est dit ... : devant la Loi se trouve un gardien. Un homme de la campagne vient trouver le gardien et demande l'entrée dans la Loi. Mais le gardien de la porte dit qu'il ne peut lui accorder l'entrée maintenant. L'homme réfléchit et demande alors si plus tard il aura le droit d'entrer. « C'est possible », dit le gardien de la porte, « mais pas maintenant ». Étant donné que le portail de la Loi est ouvert comme toujours et que le gardien s'écarte, l'homme se penche pour voir l'intérieur à travers le portail. Remarquant cela le gardien se met à rire et dit : « Si cela t'attire tellement, essaye donc d'entrer malgré mon interdiction. Mais remarque bien ceci : je suis puissant. Et je ne suis que le gardien inférieur. De salle en salle se tiennent les gardiens, l'un plus puissant que l'autre. Rien que le regard du troisième, moi-même je ne peux plus le supporter. » L'homme de la campagne ne s'était pas attendu à de telles difficultés ; la Loi, paraît-il, doit être accessible à chacun et toujours, pense-t-il. Mais lorsqu'il regarde plus attentivement le gardien de la porte dans son manteau de fourrure, son grand nez

pointu, la longue barbe tartare mince et noire, il préfère attendre qu'on lui donne l'autorisation d'entrer. Le gardien de la porte lui donne un tabouret et le laisse s'asseoir à côté de la porte. Il est assis là des jours et des années. Il fait de nombreuses tentatives pour être admis, il fatigue le gardien par ses prières. Le gardien lui fait souvent subir de petits interrogatoires, [...] à la fin il lui redit toujours qu'il ne peut encore le laisser entrer. [...les années passent] Mais il reconnaît maintenant dans l'obscurité un éclat constant issu de la porte de la Loi. Il n'en a plus pour longtemps. Avant sa mort toutes les expériences de tout ce temps se rassemblent en une seule question qu'il n'a pas encore posée jusqu'à maintenant au gardien de la porte. Il lui fait signe de venir car il ne peut plus redresser son corps qui se prend. Le gardien de la porte est obligé de se pencher très bas vers lui, car les différences de taille se sont modifiées au détriment de l'homme. « Que veux-tu donc savoir encore ? demande le gardien de la porte ; tu es insatiable. » « Tous ne veulent-ils pas accéder à la Loi, dit l'homme ; comment se fait-il que pendant toutes ces années personne à part moi n'ait demandé à entrer ? » Le gardien de la porte se rend compte que c'est la fin et pour encore atteindre son ouïe faiblissante, il lui hurle : « Personne ne pouvait entrer ici, car cette entrée n'était destinée qu'à toi seul. Maintenant je m'en vais et je la referme. » (*Le Procès*, Presses Pocket, 1983, pp. 243-244).

Je vous avais prévenu, c'est assez sordide, kafkaïen ! Beaucoup d'associations font résonance : il y a d'abord ce gardien, ce fonctionnaire tel le cerbère, qui interdit tout passage, se montre menaçant, investi d'un grand pouvoir de nuisance qui lui procure jouissance alors qu'il est lui-même un sous-fifre, un ignorant qui prétend *faire la loi*, en connaître le secret mais qui a tout juste entrevu d'autres gardiens à l'intérieur qu'il craint à son tour. On pense à certaines institutions qui ont perdu la boussole... Mais aussi à la littérature mystique des Palais où il s'agit au moyen d'une transe, de pénétrer dans le *Pardès*, le jardin des secrets où seul un rabbi Akiva peut entrer et en sortir sain et sauf. On pense à Moïse le plus grand des prophètes qui est parvenu jusqu'en bordure de la terre de Canaan mais s'est vu interdire d'y pénétrer. Et comment ne pas penser au jour de Kippour qui est lui-même comme un condensé du parcours de toute une vie ? On est là, réunis, en quête de sens, convoqués pour un jugement décisif dont, au fond, seuls nous-mêmes connaissons les chefs d'accusation et encore, en ignorons bien d'autres. L'épilogue est saisissant : le gardien explique pourquoi l'homme de la campagne était le seul à pouvoir entrer par cette porte : elle lui était destinée à lui seul et il la lui claque au nez ! Comme Joseph K., nous disons à Dieu que nous ne sommes que de pauvres humains, de chair et de sang. Et nous aussi, nous savons qu'un moment la porte des Cieux va se fermer, la *Neïla*, la clôture. Et qu'un jour, malgré toutes nos prières, nous allons nous éteindre... Prenons un petit moment de respiration – car je suis vraiment en train de plomber l'atmosphère – avec un mot d'esprit de Woody Allen : « *Ce n'est pas que j'ai vraiment peur de la mort, mais je préfère ne pas être là quand elle arrivera.* »

Il est temps à présent, pour conclure, de revenir à la réponse faite à Alexandre le Grand par les Sages d'Israël, le second versant : « « Et que doit-on faire pour mourir ? — Marcher vers la vie... ». Le temps de cette vie, tentons de répandre un peu de bonheur autour de nous et pardonnons comme nous-mêmes espérons l'être. Voyez-vous, chers juifs de Kippour (et je vous le déclare nettement tel un slogan : « nous sommes tous des juifs... de Kippour ») : tout le rituel de ce jour est fondé sur le récit biblique du périple que devait accomplir le grand-prêtre dans le Temple, jusqu'au Saint des saints, la partie la plus intérieure, au cœur du nuage aromatique, dans le secret de Dieu. Franchissant diverses étapes, il emportait avec lui la demande de pardon de toute l'assemblée d'Israël, délégué suprême. Nul gardien maléfaisant ne lui faisait obstacle mais au contraire, il opérait les rites d'expiation chassant les fautes au loin et était porté par l'espoir de tout un peuple réuni autour de lui. Et quand le grand-prêtre refaisait son apparition, une joie incommensurable éclatait. Et quand nous en arrivons à la *Neïla*, la fermeture des portes, à la tombée de la nuit, ce n'est pas le désespoir qui s'empare de nous mais au contraire, nous entendons la sonnerie du Chofar comme un son libérateur, comme un cri du cœur, comme la confiance intime, irrationnelle sans doute, que le pardon parvient à vaincre les péchés, chasser les gardiens maléfaisants, comme la vie viendra à bout de la mort. Le peuple juif si meurtri au cours de sa longue histoire n'est-il pas toujours vivant, défiant les plus sombres pronostics par tous ceux qui avaient juré sa perte et dont les puissantes civilisations ont disparu ou décliné ? Pour nous, la

vie n'est pas toujours un parcours de santé mais elle nous apprend à être, à naître, même si on ne sait trop où, ni comment. Les portes vont se refermer ? Et alors ?

בבלי יומא לה ע"ב

אמרו עליו על הלל הזקן שבכל יום ויום היה עושה ומשתכר בטרפעיק, חציו היה נותן לשומר בית המדרש, וחציו לפרנסתו ולפרנסת אנשי ביתו. פעם אחת לא מצא להשתכר, ולא הניחו שומר בית המדרש להכנס. עלה ונתלה וישב על פי ארובה כדי שישמע דברי אלהים חיים מפי שמעיה ואבטליון. אמרו: אותו היום ערב שבת היה, ותקופת טבת היתה, וירד עליו שלג מן השמים. כשעלה עמוד השחר אמר לו שמעיה לאבטליון: אבטליון אחי! בכל יום הבית מאיר, והיום אפל, שמא יום המעונן הוא? הציצו עיניהן וראו דמות אדם בארובה, עלו ומצאו עליו רום שלש אמות שלג. פרקוהו, והרחיצוהו, וסיכוהו, והושיבוהו כנגד המדורה. אמרו: ראוי זה לחלל עליו את השבת.

Dans le traité *Yoma* (35b) (sur Kippour), on raconte que Hillel qui n'était encore qu'un étudiant devait s'acquitter d'un droit d'entrée au gardien pour accéder aux leçons des grands maîtres, Chemaya et Avtalion. Un jour d'hiver, n'ayant pu se procurer la somme requise, il fut refoulé par le gardien... Que fit Hillel ? Il monta sur le toit et écouta la leçon depuis la fenêtre, bravant le froid. Hillel a été le premier grand juif de Kippour : quand on lui ferme la porte de la Loi, il monte à la fenêtre...

Gmar hatima tova